

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2012

Premier prix

Camille Beaudet
École secondaire Mont-Saint-Sacrement

Mon étrange alter ego

Il courut vers l'entrée de l'hôpital, direction soins intensifs, puis se dirigea vers la chambre 107. Il espérait tant arriver à temps. Escaliers. Corridors. Civières. Infirmières affolées. Il entra enfin, vit son grand-père tellement faible sur son lit. Louis dut retenir ses larmes. Sitôt arrivé, Baptiste leva les yeux vers son petit-fils, dont il n'avait jamais vraiment été proche. Un faible sourire se dessina sur ses lèvres pâles. Lorsqu'il s'approcha de son aïeul, Louis lui parla à voix basse et lui dit:

– Grand-père, je serai avec toi jusqu'à la fin...

– Je ne t'ai pas beaucoup connu, mais je désirerais te raconter mon histoire avant de quitter ce monde. Une histoire toute simple, celle de ma vie...

Et c'est ainsi que Baptiste se décida à léguer un dernier héritage au jeune homme :

– *Lorsque j'étais jeune homme, j'étais très beau garçon. Je rencontrais beaucoup de jeunes femmes en cachette et ce fut toujours de très bons moments. Je dois t'avouer, j'étais plutôt musclé. Lorsque j'entendis parler de la construction d'un pont entre Québec et Lévis, j'ai tout de suite compris que ce serait ma chance. Plus besoin du traversier, nous pourrions maintenant y circuler en voiture. À l'époque, je travaillais déjà pour une firme de construction de maisons. Au moment où mon employeur prit connaissance de ce nouveau projet dans la ville de Québec, il me proposa d'y participer. J'acceptai avec enthousiasme.*

C'est donc en 1903, à l'âge de 22 ans, que je m'embarquai dans la construction de ce pont majestueux. C'est aussi à ce moment que je rencontrai ta grand-mère, Rosaline, une vraie perle. Nous ne nous mariâmes pas tout de suite, rien ne pressait. Après le travail, exténué, je trouvais toujours l'énergie de l'emmener où elle désirait, de faire tout ce qu'elle voulait, tellement j'étais amoureux. D'un autre côté, j'adorais mon travail au pont et mes amis étaient plus qu'attachants. Je me fis même certains amis « amérindiens », qui me faisaient rire avec leur accent amusant.

Cependant, vers 1905, les choses commencèrent à basculer, autant au pont qu'avec Rosaline. Elle était irritable, ne me parlait plus de ses projets de voyage, de ses rêves, de ses passions. Je me sentais, moi aussi, dans un certain abîme, car tous mes sentiments dépendaient maintenant d'elle. Je dépérissais de jour en jour... pour finalement apprendre que ces symptômes n'étaient pas signe d'une maladie contagieuse quelconque, mais que ma douce moitié était maintenant enceinte! Je commençai donc à la traiter aux petits oignons, quittant parfois le travail pour la surveiller à la maison, veiller à ce qu'elle ne manque de rien. Puis, je commençai à écouter certaines des conversations qu'avaient mes confrères sur la construction du pont, qui m'apparaissait maintenant désordonnée et « lourde ». Mon dynamisme disparut presque, mais je me motivais en me répétant que l'argent amassé était pour notre futur bébé.

Par une belle journée d'été, alors que je travaillais encore très fort sous le soleil qui commençait tout juste à descendre, j'eus un étrange sentiment. Le genre de sentiment que l'on éprouve dans un rêve, lorsqu'on tombe et qu'on se réveille aussitôt. Je me déplaçai lentement, prêt à partir pour aller rejoindre Rosaline, quand soudain j'entendis plusieurs boulons se déchausser. J'étais affolé, désespéré, et je courus le plus vite que je pus vers le point d'attache le plus proche... 17 h 37. Le moment fatal. Je n'entendis que la voix déformée et lointaine de Romain qui appelait au secours. Je m'accrochai au métal, de toutes mes forces, mais je glissai et tombai durant ce qui m'a semblé des heures; pour finalement atterrir sur une pièce qui ne s'était pas encore détachée. Le triste spectacle qui suivit ne put s'effacer de ma mémoire par la suite : le grincement du métal qui se tord, les vis et boulons qui explosent, les cris de peur et de douleur de mes compagnons... Mais, Dieu soit loué, j'étais encore en vie. Je restai au moins une heure sur la pièce à laquelle j'avais pu m'attacher avant qu'un pompier puisse me libérer. Je n'avais pas fini de vivre mes aventures ce jour-là. Sitôt arrivé à la maison, je vis Rosaline, dans la salle de bains, en pleurs. Je pensai tout de suite que c'était à cause de l'effondrement du pont, mais

lorsque je vis le sol et le papier hygiénique maculé de sang, je compris malheureusement que le bébé était parti sans nous...

Par la suite, je restai très fragile de cette expérience. Je me remémorais sans cesse cette horrible scène d'horreur à chaque fois que j'étais seul. Puis, petit à petit, je réappris à vivre avec ce vide, en m'occupant de ma conjointe, qui était plus triste que jamais. Nous passâmes à travers tous les problèmes du quotidien et elle accoucha finalement d'une belle petite fille blonde le jour de mes 28 ans. Tout allait pour le mieux, nous apprîmes à s'occuper d'elle avec amour et simplicité. J'avais maintenant fait le deuil de cette date fatale, le 29 août 1907.

Je me surpris moi-même le jour où je retournai au chantier, par solidarité pour les travailleurs morts en 1907, quelques années plus tard. Je ne pouvais pas me résoudre à abandonner ce projet, je devais le terminer, être à la hauteur de ce que ce bâtiment allait devenir. Ce fut une terrible décision. Une seconde fois, le diable frappa. Le 11 septembre 1916, la partie centrale du pont s'effondra, alors que mon amour pour Rosaline commençait à s'effriter. En effet, elle passait difficilement à travers une dépression. Je vis la même scène déchirante que la dernière fois, mais, heureusement, je ne me trouvais pas près du lieu de l'effondrement lorsque celui-ci frappa.

Louis, ce bâtiment me tenait réellement à cœur. En fait, j'avais survécu aux deux effondrements. Un miracle! Il m'avait accompagné autant dans mes joies que dans mes peines, je devais au moins l'accompagner jusqu'à son « premier souffle », le 20 septembre 1917, le jour de sa « naissance ». Par le fait même, Rosaline reprenait du poil de la bête, se coiffait soigneusement, riait régulièrement. Je sentais que c'était le début d'une nouvelle ère pour moi. Ce jour-là, mon bon Louis, je demandai ta grand-mère en mariage.

Baptiste marmonna encore quelques mots incompréhensibles. Louis lui prit la main et il s'endormit d'un sommeil sans fin, le sourire aux lèvres.

Deuxième prix

Éloïse Chakour

École secondaire Mont-Saint-Sacrement

Une histoire qui vaut d'être racontée

Presque 400 ans... sans vouloir paraître trop arrogant, c'est un âge assez respectable et dont je suis très fier. Depuis ma construction, j'ai beaucoup changé : à partir du petit monastère modeste sur la colline jusqu'à l'historique centre d'hébergement à long terme, j'ai pu vivre et voir bien des choses. Laissez-moi vous raconter mon histoire : je vous assure, chacun y trouvera du sien.

Québec était encore toute jeune quand je vis le jour: après tout, je suis presque aussi vieux qu'elle! Sur une belle petite colline qui était dans ce que l'on appelait encore la campagne, les Récollets m'ont donné la vie à la sueur de leur front. Dans ce temps, il y avait ce qui me semblait être une infinité d'arbres tout autour de moi. Bien sûr, cela a changé aujourd'hui, mais ma belle vue sur le parc Victoria me rappelle toujours ces jours au tout début de ma vie. Quelques années plus tard, je suis passé aux mains des Jésuites pendant l'exil en France de mes fondateurs. Ces années furent difficiles parce que, malgré la grande bonté de mes nouveaux habitants, je me sentais comme un enfant abandonné par ses parents en sachant que les mains qui m'avaient construit étaient de l'autre côté de l'océan. Mais, chut! Ne le dites à personne! Mon orgueil en souffrirait trop.

J'étais fou de joie quand je me rendis compte que mes Récollets étaient de retour, mais ma joie fut de courte durée. Je ne comprenais pas la signification exacte de «vendre», mais je saisis tout à fait son implication. Ce fut peut-être la fin de l'une des phases de ma vie, mais je compris plus tard que c'était, sans aucun doute, un début d'un nouveau et très beau temps dans ma vie. J'ai même entendu dire, plus tard, que monseigneur de Saint-Vallier avait créé l'un des bâtiments les plus importants de cette époque... mais j'essaie de ne pas trop y penser pour éviter de faire gonfler mon ego! L'Hôpital général de Québec : quel beau titre! J'ai dû le répéter quelques fois avant que cela ne me semble vrai, mais j'ai fini par m'y accoutumer sans trop de difficulté. De plus, on m'appelle «la première œuvre de charité des Augustines sur le nouveau continent». Ce n'est pas rien, n'est-ce pas?

1759, année historique, fut incontestablement l'année la plus mouvementée de ma vie. J'étais maintenant un hôpital fonctionnel, donc un élément plutôt important pour Québec. Je vécus, pendant mes premières années en tant qu'établissement pour la santé, bien des événements, mais rien ne se compare à ce mois de septembre pour le moins mouvementé. Au beau milieu de la nuit, des rumeurs commençaient à courir entre mes murs : un affrontement-surprise sur les plaines d'Abraham. Les motifs de cette démonstration de violence étaient encore, à ce moment, obscurs pour moi. Tout ce que j'en comprenais était que mes excellents services allaient être sollicités. Comme prévu, blessé après blessé franchirent ma porte pour se faire soigner par mes généreuses occupantes et, étrangement, j'entendais des cris autant en anglais qu'en français. Cette réalité me laissa perplexe un moment: si ma compréhension du conflit était exacte, il opposait les Anglais et les Français. Alors pourquoi se faisaient-ils soigner côte à côte? Une rapide vérification me confirma que j'avais bien compris la dynamique de cette guerre, ce qui ne me surprit pas du tout, mais ma question perdurait. Un petit oiseau m'a confié que l'on disait que je recevais tous les blessés, Français autant qu'Anglais, en raison de ma proximité du lieu de la bataille, mais je maintiens que ce devait être ma grande compétence qui me valait cet honneur. Quel autre endroit dans la ville a réussi à réunir pacifiquement des hommes de ces deux nationalités? Après tout, mon cimetière est bien le seul à contenir les dépouilles d'Anglais et de Français.

Mes années en tant qu'hôpital furent très belles et d'une importance évidente pour ma ville, mais toute bonne chose doit prendre fin. Même si je continue, à ce jour, d'être un couvent modèle pour les Augustines, ma fonction a beaucoup changé. Depuis l'hôpital qui était le cœur battant de sa ville, je suis devenu un centre d'hébergement de longue durée. Ce n'est plus des blessés et des malades qui parcourent maintenant mes antiques corridors de beau bois verni, mais des gens qui, comme moi, approchent la plus belle période de leur existence : ce que les humains appellent l'âge d'or. Je n'ai peut-être plus le prestige d'antan, mais je vous mentirais si je soutenais que je n'aime pas la vue de tous ces êtres qui peuvent apprécier le patrimoine que je renferme. J'ai un petit frisson de fierté chaque fois qu'une grand-mère raconte à sa petite-fille la chance qu'elle a

de finir ses jours entre mes murs historiques et la manière dont elle peut sentir mon âme tout autour d'elle, qui l'entoure et qui lui tient compagnie. Il faut croire que tous mes efforts pour reconforter ces personnes qui approchent de la fin de leur vie portent fruit. Comme j'ai pu le constater pendant ma vie en tant qu'hôpital, les humains sont des êtres bien éphémères. Heureusement, moi, j'ai su traverser le temps et les époques pour les servir année après année, centenaire après centenaire. Éternel comme je le suis, je sais que je réussirai sans aucun doute à poursuivre ce projet avec brio dans les années à venir... sans vouloir paraître trop arrogant, bien sûr!

Troisième prix

Maude Bouchard-Langevin
École secondaire Les Etchemins

Autrefois adversaires, maintenant partenaires

Nous sommes en juillet 2008. Il y a de la magie dans l'air et les festivités sont à leur apogée quand Paul McCartney scande « Salut la gang! » pendant un spectacle du 400^e sur les plaines d'Abraham dans la belle ville de Québec. Saviez-vous qu'il y a mille et une raisons d'y habiter? Sa beauté, son architecture, son histoire, ses gens, ses rencontres, la ville idéale quoi! D'ailleurs, est-ce un mirage où aurais-je aperçu les généraux James Wolfe et Louis-Joseph de Montcalm sur une terrasse de la Grande Allée?

Je crois qu'il est tard, je suis fatiguée et je vais me coucher à mon domicile situé dans l'arrondissement historique du Vieux-Québec, joyau du patrimoine mondial de l'UNESCO. Je descends la Grande Allée, dépasse la porte Saint-Louis, dévale la faible pente de la rue portant le même nom, je passe devant le consulat de France, je laisse à ma gauche la place d'Armes et à ma droite le Château Frontenac, j'emprunte la rue du Fort, en reluquant furtivement les aquarelles.

Je tourne à droite sur De Buade et j'aperçois le Séminaire de Québec derrière la basilique avec l'édifice Price au garde-à-vous près de l'hôtel de ville. Je ressens ma journée en dévalant la côte de la Fabrique, qui me mène sur la rue Saint-Jean où un regain d'énergie me dirige de nouveau vers la terrasse Dufferin! J'étais presque rendue à destination mais quelque chose me pousse à aller jeter un dernier coup d'œil à ce majestueux fleuve Saint-Laurent, porte d'entrée économique et maritime de l'Amérique du Nord.

Sur la terrasse Dufferin, je m'assieds sur un des nombreux bancs accueillants qui s'offrent à moi et je m'assoupis finalement quelques minutes ou quelques heures, je ne m'en souviens plus, sous une brise qui me caresse les cheveux.

Étonnamment, je m'éveille tôt le matin du 13 septembre 1759 et ce n'est plus le Château Frontenac mais bien le château Saint-Louis qui trône sur le cap Diamant, et je distingue au loin une flotte de navires. Comme ils approchent assez rapidement, j'aperçois l'Union Jack qui flotte au vent... quoi, bien oui, il s'agit bien du célèbre drapeau britannique.

Je vois la menace qui approche de plus en plus, alors je cours me cacher dans la poudrière de l'Esplanade. Derrière ses gros murs, je serai en sécurité. Je ne comprends pas ce qui se passe... mais ce ne sera pas beau. La ville est aux aguets, des guetteurs voient les bateaux accoster à l'anse au Foulon et les soldats gravir la falaise.

Je grimpe sur les fortifications de Québec et scrute la bataille qui se déroule sous mes yeux. Durant deux longues heures, 658 soldats britanniques et 644 français périront. Montcalm et Wolfe, grièvement blessés, ne survivront pas ce jour-là. Ils auraient été enterrés sous la basilique de Québec. Aurais-je vu des fantômes?

Je perds soudainement connaissance et je m'éveille vers 10 heures, dans le restaurant du Musée national des beaux-arts du Québec, où je vois les deux généraux assis à une table sirotant un thé cette fois-ci. Cependant, j'en suis certaine, je ne rêve pas, ce sont les vrais, car je les ai vus il y a quelques heures de cela! Je me dépêche d'aller à leur rencontre. Ils ont l'air décontractés, sympathiques et très vivants tous les deux, et j'ai bien hâte de leur poser quelques questions à propos de l'affrontement des plaines d'Abraham.

Ainsi, nous nous dirigeons donc vers la tour Martello numéro 1, celle-ci fut construite au début du XIX^e siècle pour former une ligne de défense des fortifications de Québec contre une possible invasion américaine. Au loin, Montcalm distingue la citadelle de Québec et ne s'empêche de dire : « Eh! James, avec ça, la ville n'aurait jamais capitulé! »

En gravissant les marches de la tour, ils me demandent des explications à propos de cette bataille du 13 septembre. Je commence donc en leur disant qu'ils ont commis de graves erreurs tactiques en 1759. Wolfe est surpris de m'entendre dire ça et il me demande pourquoi. Je lui réponds: « Mon général, si vous aviez vraiment voulu faire tomber Montcalm, vous auriez dû penser à les

attaquer en mai, pas en septembre, car les réserves de nourriture étaient à leur plus bas en mai 1759 et en septembre les soldats étaient gras comme des voleurs! »

En plus: « Vous auriez dû envoyer quelques soldats du côté de l'embouchure de la rivière Saint-Charles afin de prendre par surprise les troupes de Montcalm! »

« Vous, mon général Montcalm, avez-vous vraiment pensé à la piètre qualité de votre artillerie lourde? Elle n'avait pas de portée, les boulets étaient faits de fer de mauvaise qualité et la poudre avait beaucoup de difficulté à s'enflammer. »

Ils se grattent le fond de la tête. Puis, distraite, je regarde par une meurtrière et, stupeur, en me détournant, ils avaient disparu! Je contourne la tour et ils ne sont plus là. Je réfléchis en regardant au sol; ils m'ont laissé une note : « Madame la gente dame, constatant tout le mal que nous avons fait, nous partons comme des voleurs, à la recherche de nos descendants... en espérant qu'ils auront la même gentillesse, la même hospitalité et la même indulgence que vous. »

Après toutes ces émotions, je m'en retourne chez moi, ressasser ces rêves qui m'obsèdent.